

## La sirène bifide

Les jours sont des abricots, tièdes, lumineux. Il est tombé des trombes d'eau en octobre. Maintenant c'est l'été indien. Je tourne un peu autour de la maison et d'un coup ça me prend. Je glisse mon Laguiole dans la poche avec un sac plastique et je file vers la colline.

Une petite route monte entre deux vergers de cerisiers. À droite ils sont pourpres, en face orangés. Ces deux couleurs suffisent à mon bonheur. La route se transforme sans explication en un petit chemin de terre qui grimpe raide sous des chênes blancs. Les pluies l'ont défoncé. Je fais un bon kilomètre et le village apparaît en bas. J'aperçois les trois peupliers d'or derrière la maison. Mon cœur se serre, c'est mon père qui les a plantés. Dès que j'atteins la crête je m'enfonce dans le sous-bois. Le buis et les cistes griffent ma veste de treillis. J'adore cette odeur d'humidité et de bois pourri.

Tout de suite je tombe sur une famille de safranés qui soulèvent prudemment les feuilles pour voir l'automne. Il n'y a pas eu de gel la nuit, ils sont sains comme l'œil. Je vais d'un pin à l'autre, déniche quelques sanguins. Avec mon Laguiole je les coupe le plus bas possible. Ils ne sont pas véreux, légèrement marbrés de vert, magnifiques. Avec de l'ail et du persil je vais me régaler.

Je descends dans une combe pour atteindre un bosquet de pins que je vois dépasser. C'est raide, très épais. Personne ne doit s'aventurer par ici pour trois champignons. Je m'accroche aux branches de chênes verts. Tout d'un coup mon pied glisse sur un morceau de bois visqueux et je pars comme une savonnette. J'ai l'impression que je tombe pendant mille ans. Quand je m'arrête.... Quand la broussaille m'arrête, je suis au fond d'un petit ravin. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Je n'ai pas celui de me relever. Une mallette en cuir noir, flambant neuve, est là, à trente centimètres de ma main. Et mes tripes savent déjà que cette mallette va changer ma vie...

À ma grande surprise je force facilement la serrure avec mon Laguiole.

À l'intérieur, sur une grande enveloppe, quelques lignes écrites à la main. Les lettres sont bien rondes, le graphisme est régulier. Une écriture d'écolière appliquée : « A ces quelques feuilles je confie mon lourd secret. Je ne peux en parler ni à ma famille ni à mes amis. Je viendrai rechercher cette mallette quand tout se sera apaisé. Si quelqu'un la découvre et lit ce que j'ai écrit, je l'implore de garder ce secret. »

J'ai toujours eu horreur des complications. Surtout ne pas aller plus loin. Je referme rapidement la mallette et la remets à sa place. Un rapide coup d'œil autour de moi pour m'assurer que personne ne m'a vu et je remonte à grands pas la combe.

En rentrant au village je croise le vieil Henri qui prend le soleil sur le pas de sa porte.

Il me lance son habituel : « Alors la jeunesse ! Toujours en forme ? »

Henri a quatre-vingt-dix ans et avec mes quinze ans de moins je fais figure de jeunot.

« Tu as fait une bonne cueillette de champignons ? Fais bien attention, parfois il y en a qui sont difficiles à digérer ? »

J'ai entendu son astuce cent fois mais aujourd'hui elle a une résonance particulière. Je marmonne dans ma moustache : « Tu as raison... bien difficile à digérer. »

Aussitôt rentré je relance rapidement le feu qui couvait dans la cuisinière. Un peu d'huile d'olive dans la poêle. Les champignons sont saisis et cuisent rapidement en répandant dans la maison leur parfum mêlé à celui de l'ail et du persil.

J'aime ces repas simples : quelques champignons, une tranche de mon jambon et un bout de fromage des chèvres de Juliette. Le tout accompagné d'un bon verre de vin, rouge bien sûr.

J'apprécie ce moment où je porte le premier morceau de champignon à ma bouche. Plus rien n'existe alors, seul le goût familial s'impose, prélude à la volupté. Remontent alors les images d'un passé sans cesse réinventé. Mais aujourd'hui l'existence de cette mallette vient me gâcher le plaisir.

« Quel est ce lourd secret ? Qui a écrit ces feuilles ? »

Ces questions m'accompagnent toute la soirée. Le lendemain, à mon réveil, elles sont toujours là, envahissantes. C'est décidé je vais aller chercher la mallette. Je prends un grand sac de jute pour la mettre à l'abri des regards indiscrets.

En me voyant passer le vieil Henri plaisante : « Tu as découvert une mine de champignons pour prendre un si gros sac ? » Il est encore plus surpris de me voir de retour à peine une heure plus tard, le sac plein.

La mallette est là, sur la table de la cuisine. Je tremble un peu en l'ouvrant.

Je relis l'avertissement : « ... je l'implore de garder le secret. »

C'est décidé, j'ouvre l'enveloppe d'où j'extrait une liasse de feuilles soigneusement pliées.

Sur la première, juste quelques mots.

« Je suis amoureuse, terriblement amoureuse. C'est allé si vite. Nos regards se sont croisés et j'ai su. Il a le charme désuet de ceux qu'on a envie de protéger et dont on sait pourtant qu'on sera victime. J'aime sa voix. Il y a en elle un léger tremblement comme dans celle des enfants

timides. Je sais qu'il n'est pas libre mais peu m'importe je prendrai ce que la vie voudra bien me donner. Mélanie. »

Le journal d'une amoureuse. Pas de quoi en faire toute une histoire. Un peu cabotine cette Mélanie.

Mais au fait de quelle Mélanie s'agit-il ? Rapide tour sur les prénoms des femmes du village. Manque de chance nous avons droit à trois Mélanie. La peste soit des modes des prénoms.

Mélanie P., très mignonne, un peu jeune avec ses dix-sept ans mais vu les temps qui courent...

Mélanie R. trente ans, mariée. Pénélope passive elle rêve sa vie au fil des épisodes des « Feux de l'Amour ». Ça ne serait pas la première fois qu'une femme mariée tombe amoureuse d'un autre homme, et d'ailleurs ça justifierait bien ce souci du secret.

Mélanie T., trente cinq ans, elle aussi mariée. Terriblement autoritaire et à cheval sur les principes. Mais, là-aussi, ça ne serait pas la première fois qu'un dragon de vertu brûle ses ailes dans un amour défendu.

Ça ne va pas être simple quand je vais croiser une de ces Mélanie sur la place du village.

Je ne vais plus oser leur lancer mes plaisanteries coquines. Elles vont penser que je boude.

C'est un peu trop confus dans ma tête. Je vais me changer les idées au café.

Les habitués sont tous là.

Il y a tellement de fumée de cigarettes qu'on a du mal à distinguer l'affiche qui en interdit la consommation à l'intérieur. La loi, comme le coca-cola, mettra encore quelques années à parvenir jusqu'ici.

Quatre joueurs disputent une partie acharnée de mounes et le reste de l'assistance commente. C'est une sorte de poker simplifié, une triste allégorie des rapports humains où le plus menteur a des chances de l'emporter. Plus que par le jeu, j'ai toujours été intéressé par les petites phrases qui l'accompagnent. Elles participent à un cérémonial où les cartes sont personnifiées et affublées de défauts féminins parfois tendres, parfois terriblement grossiers. Les mounes ne supportent pas la demi-mesure verbale.

Maintenant c'est la pause, les champions ont soif. Tout le monde est aligné le long du comptoir. Les verres sont pleins.

J'aime cette ambiance. Ici, je me sens en sécurité, la parole y est affranchie du risque de toute interprétation. Je peux y parler à deux voix et nul ne s'en offense. La voix de la plaisanterie et celle de la gravité. Je m'y sens à ma place, à la fois présent et absent, lié et lointain. La juste distance pour se reposer de la fatigue d'être soi. Le sens des mots y a moins d'importance que

la manière de les dire. Le détour de l'exagération est un art subtil pour prendre le chemin de la vérité.

Ici on mesure à quel point « le sens du monde se trouve à la surface des simulacres qu'il produit »<sup>1</sup>.

Étrangement le brouhaha des discussions sans importance et sans nuance me permet de m'isoler et de laisser venir mes pensées. Déjà, enfant, après les repas de fête, je me lovais près de la cheminée dans le vieux canapé vert du grand-père et, moitié dans la réalité moitié dans mes rêves, je cueillais au passage des bribes de conversation des adultes. Je ne comprenais pas tout mais les mots volés servaient de tremplin à mes pensées.

La sérénité retrouvée est de courte durée. Devant mon pastis, je ne peux m'empêcher de penser que l'énigmatique amoureux est peut-être là, parmi les buveurs. Je les passe tous en revue :

Marcel ? Pas impossible. Un redoutable coureur de jupon qui amenait les belles au printemps cueillir du muguet et des caresses dans les bois de la Pinée. Mais maintenant il est beaucoup trop vieux ou alors c'est à ne plus rien comprendre. Quoique, avec leur pilule miracle !

Lucien ? De notoriété publique il n'a jamais été intéressé par les femmes.

J'élimine à tour de bras puis, pris par le doute, réintègre tout le monde dans le groupe des suspects, à part Lucien bien sûr. Au bout du compte, ceux qui restent sont encore légion.

Je réalise que je ne connais pas ces compagnons, que je ne me suis jamais posé de questions sur les passions que pouvaient vivre ces bavards. Aujourd'hui je les regarde différemment. Derrière le verbe haut et assuré, cachent-ils un cœur tendre ? Comment se comportent-ils dans leurs amours ? Ceux que j'entends jurer à longueur de journée écrivent-ils en cachette des poèmes à leur belle ? Ont-ils encore le courage de dire leurs sentiments ou se contentent-ils de répondre « mais bien sûr » quand elle leur demande « tu m'aimes ? ». Je n'en ai jamais parlé avec eux. Est-ce par manque d'intérêt ou par pudeur ? Peut-être tout simplement parce que je ne peux rien dire sur l'amour. Je ne sais pas pourquoi j'ai aimé celles que j'ai aimées ou plus exactement pourquoi j'en suis tombé amoureux.

Un jour, à la télévision, j'ai vu une publicité pour un site de rencontre : « Eliminez le hasard, rencontrez le partenaire qu'il vous faut ». Pour moi tomber amoureux c'est tout le contraire, c'est accepter le hasard, lui faire confiance, se laisser éblouir et prendre le risque d'une rencontre.

---

<sup>1</sup> « Matière première » Raphael Enthoven

Mélanie tu exagères ! Tu viens troubler le petit monde de certitudes que j'ai mis si longtemps à bâtir !

Je rentre chez moi, pas plus avancé, toujours aussi tiraillé par le mystère et je ne peux m'empêcher de lire la feuille suivante.

« Il m'a donné rendez-vous dans le petit bois qu'on traverse pour aller au moulin en ruines. Couchés sous les arbres nous nous sommes longuement embrassés. Leur frondaison faisait sur nos corps une immense voûte... la voûte d'un temple antique dédié au grand Pan. Regarder le ciel à travers les branches me faisait tourner la tête, on aurait dit que les nuages avançaient à vive allure vers le néant. Je sais désormais que le ciel commence à ras du sol.

Il est venu contre moi et j'ai caressé ses épaules. Sa peau était douce, j'ai fait glisser sa chemise. Il a un étrange tatouage sur ses reins. Je lui ai demandé ce qu'il représentait. Il m'a répondu que c'était une sirène bifide. »

Une sirène bifide ? Quelle idée saugrenue ? Depuis que l'instituteur nous avait expliqué que les sirènes décrites par Homère dans l'Odyssée avaient des corps d'oiseaux je me suis toujours questionné sur l'étrange processus qui, dans l'imaginaire populaire, les avait transformées en femme-poisson à la poitrine généreuse.

Un jour, sur un chapiteau du cloître de la basilique de Moissac, j'ai eu la surprise de découvrir une sirène à deux queues dans une position très suggestive. Un sculpteur malicieux l'avait dotée d'un second appendice caudal pour augmenter la charge érotique de son œuvre et du même coup agrémenter l'imaginaire des moines qui vivaient ici. Tendait l'oreille aux explications d'un guide qui conduisait un groupe de touristes, j'ai appris que je venais de faire ma première rencontre avec une sirène bifide et que les références érotiques étaient monnaie courante dans les sculptures des édifices religieux, il existait même bien pire<sup>2</sup> !

Je tiens enfin une piste sérieuse. Dès le lendemain, je prends le car pour Gap avec les lycéens et me voilà en train de pousser la porte de la boutique d'un tatoueur. Un immense barbu aux bras couverts d'arabesques vient m'accueillir.

- Je cherche un tatouage original.
- Ce n'est pas ce qui manque ici, faites votre choix.

Il me tend un catalogue volumineux.

On dirait l'inventaire d'un tableau de Jérôme Bosch, en plus kitsch bien sûr.

---

<sup>2</sup> Les chanoines de la cathédrale de Villefranche de Rouergue se doutent-ils en s'appuyant sur les miséricordes sculptées des stalles du chœur que c'est sur des scènes obscènes qu'ils posent leur respectable séant ?

Des mickeys joviaux y côtoient des Saint Sébastien équivoques, à demi nus, criblés de flèches au milieu d'un choix de fleurs digne des pépinières Folin. Des papillons multicolores avoisinent des scorpions menaçants sous le tendre regard de licornes ailées et de pin-up à la poitrine opulente. Il y a même de la littérature : « à maman chérie » et « Paulette je t'aime » précèdent un impérieux « mort aux cons ».

- J'aurais voulu une sirène bifide.

Je devine dans son regard étonné que c'est la première fois qu'on lui fait une telle demande. De toute évidence il n'a jamais exécuté un tel tatouage. Et comme il n'y a pas d'autre tatoueur en ville, il faut abandonner la piste, faute de pouvoir me livrer à un tour de France des graveurs sur chair humaine.

Je rentre bredouille au village avec le car de ramassage scolaire.

Pendant le trajet, j'essaie de décoder la conversation des adolescents de toute évidence épuisés par une journée de classe.

- Wesh, ma gueule tu l'as enfin pécho la zouze de terminale S3 ?
- Je la kiffe trop avec ses p'tits tits de déesse indou styyle Alisée, ça transpire le super love.
- Hazi, on se détend les muqueuses Ribéry, tu vas passer pour un boloss.

L'éternel « jeu de l'amour et du hasard ». Si les mots sont différents le désir reste le même.

Je me blottis dans mon fauteuil et me récite du Rimbaud, juste pour me rassurer :

« Par les soirs bleus d'été,  
J'irai dans les sentiers  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, je sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.  
Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme.  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la nature, heureux comme avec une femme. »

Le car arrive sur la place du village. Le vieil Henri qui m'a vu descendre me lance :

- Alors la jeunesse on est allé faire des emplettes à la ville ?

Je hausse les épaules, taquin il ajoute :

- À moins qu'on soit allé voir une amoureuse.

Les adolescents me regardent un petit sourire en coin.

Je regrette de ne pas m'être fait tatouer le « mort aux cons » en son honneur.

Il faut que j'avance. Peut-être que la feuille suivante va me fournir de nouveaux indices :

« Ça y est, je me suis donnée à lui. Je découvre avec lui tous les gestes de l'amour. Il est doux, patient. Quand il a posé ses mains sur mes reins j'ai été envahie par le désir. Une irrésistible brûlure se répandait dans mon ventre. Nos corps se mêlaient, se complétaient. Il s'est mis sur le dos, m'a attirée sur lui et m'a dit « tu seras ma Lilith ». Il me rend libre. Je l'aime pour toujours. »

Tu as raison ma belle, on aime pour toujours à chaque fois. Mais ce n'est pas le moment de philosopher, revenons à la réalité. Si elle découvre l'amour ça ne peut être que la jeune Mélanie ou alors les maris des deux autres ont besoin de cours de rattrapage.

La Lilith à laquelle il est fait référence m'intrigue. Je ne connais personne qui porte ce nom ni au village ni dans les environs. C'est peut-être une allusion à une héroïne de roman ou de film. Dans ce cas il faut faire appel à Maurice, l'instituteur. C'est mon Internet à moi, mon Google sans les publicités. Je me suis toujours demandé comment il sait autant de choses. Il est toujours heureux de rendre service, et pour le remercier je lui réserve chaque année un pot de pâté quand je tue le cochon, ainsi qu'une bouteille du vin que nous faisons avec le Baptiste. Le pâté il l'apprécie, le vin c'est moins sûr. Les autres disent que c'est une piquette imbuvable. C'est faux, même si elle tourne un peu au vinaigre au bout de quelques mois. Comment voulez-vous conserver un vin qui, les bonnes années, titre au mieux neuf degrés ? Pour l'améliorer il faudrait transporter la vigne du Baptiste sur un versant sud.

Je pousse la porte de la petite école. Maurice est là, en train de corriger des cahiers. Je reprends ma respiration. Même à mon âge je suis toujours ému chaque fois que je reviens dans cette classe. J'ai franchi tellement de fois ce seuil la gorge nouée quand je n'avais pas appris mes leçons.

- Bonjour Maurice, je te dérange ?
- Mais non, entre. Qu'est-ce qui t'amène ?
- Dis-moi, Maurice, est-ce que tu as déjà entendu parler d'une certaine Lilith ?
- La seule Lilith que je connaisse c'est celle de la Bible<sup>3</sup>, la première femme d'Adam.
- Mais au catéchisme on m'a toujours dit que c'était Ève la femme d'Adam

---

<sup>3</sup> « Là, Lilith elle-même établira son gîte et trouvera une retraite tranquille » Le livre d'Isaïe, XXXIV, 14

- Parce qu'au catéchisme on t'a présenté la version catholique officielle de la Bible. En fait il existe autant de versions que de religions et de sectes. Chacun trie, élimine et traduit à sa façon.
- En somme, c'est un peu comme les Pieds et Paquets, au village pas une seule femme ne les fait pareil et pourtant chacune dit que sa recette est la seule authentique.
- Exactement, tu as tout compris. Lilith, à la différence d'Ève, a été créée avec la même glaise qu'Adam. Elle se voulait son égale. Elle était une femme rebelle qui refusait de se soumettre à son homme.
- Pauvre Adam ! Mais dis-moi ça devait pas être facile pour la bagatelle ?
- Ah ! je me disais aussi. Je ne te voyais pas trop attiré par des bondieuseries, mais le sexe par contre ! Comme je te l'ai dit, c'était une rebelle et symboliquement elle faisait l'amour en se mettant sur lui.

J'ai mon explication, je peux prendre congé de Maurice et le laisser à ses corrections.

Dans la cour de l'école je me dis que pour connaître cette histoire il faut être un intellectuel. Mes recherches devraient être facilitées.

Je décide de me rendre à la réunion mensuelle de l'association littéraire du village. Avec un peu de chance je dois y trouver mon homme.

Là, ce n'est pas comme au café, chacun parle à son tour mais on ne s'y écoute pas davantage.

La conversation porte sur un auteur de la région. Je ne comprends pas bien si c'est un vrai truand ou s'il fait semblant de l'être. En tout cas ses romans ont l'air de plaire aux femmes. Elles sont incollables sur son œuvre. Au bout d'un moment, je m'ennuie, il me manque le brouhaha familial du café. Je fais semblant de m'intéresser à la conversation tout en ne perdant pas de vue le but de ma visite. Je passe en revue chaque « homo sapiens » présent en espérant y découvrir « l'homo erectus » qui s'y cache. Rien, pas le moindre indice pour me guider. Il est aussi difficile qu'au café de deviner qui peut tomber amoureux. Nous portons tous en nous ces braises en sommeil. Je n'arrive à rien, je jette l'éponge.

Je rentre chez moi et j'ai besoin de deux bons verres de vin pour me remettre les idées en place.

Je sais bien que cette histoire est banale et qu'en donnant de l'importance à chaque fait c'est moi qui la transforme en événement, mais je n'arrive pas à m'en détacher.

Cette recherche incessante m'épuise. Je dois en parler à quelqu'un.

Mais à qui ?



Certainement pas au vieil Henri. Il ne sait pas tenir sa langue et je suis certain qu'en quelques jours tout le village serait au courant. Peut-être à Lucien, il est discret et je sais qu'il m'écouterait poliment. Trop poliment, cette histoire de femme ne va pas l'intéresser et c'est d'attention dont j'ai besoin. Il doit bien exister dans ce village une oreille accueillante assortie d'une bouche cousue.

J'ai trouvé ! Le curé. On pourra discuter et il sera tenu au secret.

Le problème c'est qu'on ne le voit pas souvent. A cause de la crise des vocations, il a sept ou huit paroisses en charge. Maintenant à l'église c'est comme à la mairie, les Dieux reçoivent à heures fixes, le reste du temps c'est fermé.

Il y a quelques années l'accès était libre et j'aimais bien y aller quand il n'y avait personne. Je prenais soin de me mettre toujours à la même place : à gauche en entrant. Là j'étais sûr que mon regard ne rencontrerait pas la terrible plaque de marbre accrochée au mur en souvenir des morts des deux grandes guerres. Pourquoi avait-on gravé juste en-dessous des noms des sacrifiés à l'orgueil humain : « À nos morts glorieux pour Dieu et pour la France »<sup>4</sup>. Que venait faire Dieu dans l'enfer qu'ils avaient connu et le Dieu de ceux d'en face n'était-il pas le même ?

Je n'y priais pas, je n'ai jamais su. À la recherche du juste doute, je devenais jour après jour un athée pratiquant. J'inventais une transcendance horizontale dont la seule prétention était d'élargir mon goût pour l'humanité. Dans le silence, la présence de tous ceux qui m'avaient précédé se faisait sentir et me tranquillisait. Pour moi, leur acharnement dans le travail de la terre en fait des Saints bien plus légitimes que ceux des statues de plâtre.

Je passais simplement un moment de paix, la même paix que celle que j'apprécie au café au milieu des conversations et des rires quand je lis le journal... allez comprendre !

Pour la venue du curé, je sais où me renseigner. Je file chez l'Hortense. J'ai de la chance, un quarteron de commères est en train de prendre le café. Entre deux critiques acides de la jeunesse actuelle, j'arrive à glisser ma question. J'ai mon renseignement : le curé sera là dimanche prochain pour dire la messe à onze heures.

Le jour dit, je me fais propre et je file à l'église pour le rencontrer à la fin de l'office.

Quand je pousse la lourde porte de bois, elle n'en finit pas de grincer. Quelques paroissiennes se retournent et je vois sur leur visage sévère qu'elles s'interrogent.

- Qu'est-ce qu'il vient faire là ? il a dû confondre avec la porte du café.

---

<sup>4</sup> Église de Lardier

Le curé entonne un chant final et toute l'assistance féminine suit avec ardeur, chacune à son rythme. Ça donne un ensemble original qui n'est pas sans rappeler la chorale de l'école quand les enfants chantent du Bobby Lapointe.

Espérons que le Bon Dieu n'est pas un fin mélomane !

Je ne peux m'empêcher de penser à cette chanson où Brassens regrette le temps des offices en latin<sup>5</sup>. Il a raison tonton Georges, le grégorien de mon enfance c'était autre chose. On ne comprenait pas les paroles et c'en était d'autant plus beau.

La messe se termine, je file derrière le curé dans la sacristie.

- Je voulais vous voir pour...
- Je me change et je suis à vous.

Il commence par ôter la lourde chasuble brodée. Je remarque des gouttes de sueur sur ses tempes. Pas étonnant avec toutes ces couches sur le dos. Puis c'est le tour de l'aube. Il passe une main derrière son cou pour la saisir et tire vers le haut.

Avec la sueur, l'aube a collé à sa chemise et l'ensemble vient d'un coup, dévoilant au creux de ses reins une magnifique sirène bifide.

-----

PS : Si le lecteur le souhaite il peut considérer que tout ce qui est dit ici est pure imagination.

-----

---

<sup>5</sup> « Tempête dans un bénitier » Texte et musique de G. Brassens